LE CANADA

Journal Quotidien du soir

LA VALLEE DE L'OTTAWA

Journal Hebdomadaire à 16 pages

BUREAUX : 414 et 416 Rue Sussex OTTAWA, ONT.

Jeudi 3 Septembre 1891

ECHOS DU JOUR

Un canadien du nom de David Blanger a été assassiné hier à Lowell.

On dit que M. A. Soudet est allé faire un voyage en Italie.

A la réunion du conseil des ministres qui a eu lieu hier, à Québec, la date de l'ouverture de la session a été fixée.

Le comité du Sénat a entendu les plaidoyers des avocats et s'est ensuite ajourné sine die.

M. MacIntosh doit aujourd'hui porter la parole en chambre, en réponse à M. Cameron.

Le comité des comptes publics s'ajourne demain. On s'attend à de prochaines révélations.

On nous annonce que l'ex-président Balboa a été assassiné dans sa fuite, par un de ses guides. Cette dépêche n'est pas confirmée.

Les troupes russes vont occuper Bokhara dans l'Asie centrale. Ce pays, soumis de fait à la Russie, avait obtenu de garder momentanément son indépendance, pour des raisons financières.

Le bruit court aujourd'hui que des révélations extraordinaires seront faites, sous peu, au comité des comptes publics. On va jusqu'à dire que les révélations faites jusqu'à présent sont regardées au deuxième rang. C'est presque incroyable! Après tout, par le temps qui court, il n'y a plus rien de surprenant.

Le comité spécial chargé de l'accomplissement de la promesse faite au peuple, a tenu hier matin. Au moment où notre reporter a quitté la salle, M. Cochrane n'était pas encore distinctement impliqué. On a cependant établi que la distribution de patronage dans ce comité était entre les mains d'un comité, qui exigeait une contribution de la part des aspirants aux places publiques.

Une exportation de la France, a parait-il, le monopole, est celle des cures dans le tuyaon de France. C'est la France qui fournit l'Europe entière de cet utile petit instrument; une seule fabrique des environs de Paris en produirait plus de vingt millions annuellement. C'est là jadis une fabrique de plumes d'oie; quand les plumes métalliques furent inventées et eurent détruite leurs aînés, elle devint fabrique de cure-dents.

On annonce de Vienne que les autorités autrichiennes des endroits par où doit passer l'empereur d'Autriche se rendant dans les grandes manœuvres de Schwarzenau ont été prévenues qu'elles ne devaient pas laisser passer de nouveaux objets de fleurs sur le passage de l'empereur. On craint que de telles démonstrations ne puissent offenser le cheval de l'empereur et n'exposent Guillaume II à se blesser de nouveau au genou qu'il s'est abîmé dans sa chute récente à bord du Hohenzollern.

Huit cents délégués des sociétés catholiques ont manifesté l'empire se sont réunis à Danzig.

On a résolu de convoquer un congrès ecclésiastique universel afin de discuter le rétablissement du pape dans le patrimoine de Saint-Pierre.

Il a encore été décidé de commémorer l'anniversaire de la naissance de Léon XIII, le 2 mars prochain, par l'inauguration d'un monument à sa statue à la mémoire de feu le Dr Ludwig Windthorst, l'un des plus libéraux catholiques en Allemagne et chef du centre au Reichstag.

Il vient de paraître à Berlin une brochure qui a causé une vive sensation dans le monde politique. Elle est intitulée: LA POLITIQUE EXTÉRIÈRE DE FRANCK DE BISMARCK.

L'auteur anonyme, hostile à l'ex-chancelier, semble avoir entre les mains d'importants documents d'Etat. D'après lui, il serait faux que M. de Bismarck eût pensé à l'annexion de l'Allemagne, lors de la guerre avec l'Autriche en 1866. Au contraire, M. de Bismarck, après l'ouverture des hostilités, entra avec l'Autriche en pourparlers pour lui proposer un système dualiste: l'Allemagne du sud, sous le patronage de l'Autriche, et l'Allemagne du nord sous celui de la Prusse.

L'auteur reproche ensuite à M. de Bismarck d'avoir laissé le Luxembourg s'échapper, les mains de l'Allemagne. Il assure que en 1867 l'état-major général, avec le consentement du prince-héritier, recommanda à la déclaration de guerre immédiate à la France. Il affirme aussi qu'après l'incident du Luxembourg, le kaiser n'eût pas eu une conférence avec le roi et M. de Gruener sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, relativement au choix d'un successeur à donner au comte de Bismarck.

La façon dont M. de Bismarck réussit à déjouer la conspiration dirigée contre lui, dit l'auteur de la brochure, est un chapitre qui n'a pas de pareils dans l'histoire.

En 1878, toujours d'après la même source, le comte de Moltke recommandait énergiquement de déclarer à la Russie une guerre qui, aux yeux de M. de Moltke, aurait nécessairement lieu aussitôt que la Russie se sentirait assez forte. Il fallait donc la prévenir. Mais le prince de Bismarck préféra donner à la Russie le temps de se préparer et rechercha l'alliance de la Prusse avec l'Autriche, ce qui transforma plus tard en triple alliance en s'assurant l'accession de l'Italie.

Parlant de la dernière attitude du prince et de sa bienveillance à l'égard de la Russie, il conclut, dit l'auteur, une rupture avec l'Autriche. On arriverait ainsi à jeter l'Autriche dans les bras de la France ou de la Russie, et l'Allemagne aurait à faire face à une triple alliance.

Les Evenements au Chili

Le rétablissement d'un gouvernement régulier au Chili paraît devoir s'accomplir sans grande difficulté et sans perte de beaucoup de temps.

L'ordre est partout rétabli. Le général Baquedano a été reconnu président par intérim par la Junte congressiste, qui a quitté l'île pour se rendre à Santiago, où elle se concertera avec M. Jorge Montt, président de la Junte, et le général Cantu pour la réorganisation du gouvernement. On ne pense pas d'ailleurs que des élections générales puissent avoir lieu avant un mois.

Les troupes du gouvernement qui se trouvent à Concepcion, à Talcahuano et dans les autres garnisons, ont fait savoir aux autorités congressistes qu'elles reconnaissent les faits accomplis et qu'elles étaient à la disposition du nouveau gouvernement. Les troupes qui se trouvent à Coquimbo seules refusent de faire leur soumission; il est possible qu'elles persistent dans leur attitude hostile et qu'il faille recourir à la force pour vaincre leur résistance.

L'Esmeralda et le Lynch sont partis de Valparaiso pour Coquimbo, et seront suivis de transports portant des troupes à cette destination.

Une dépêche d'aujourd'hui rapporte que la nouvelle victoire congressiste a été reçue dans cette ville avec un enthousiasme tenant du délire.

« Les maisons étaient décorées, dit la dépêche, c'était fête partout, les habitants s'embrassaient dans les rues et rien ne semblait trop extravagant pour donner cours à l'joie publique. »

Il y a malheureusement un revers à la médaille, et il est à craindre que les vainqueurs ne sachent pas se soustraire à l'animosité de la vengeance. « Il reste maintenant, disent les dernières dépêches, à mettre en jugement ceux des agents de Balmaceda qui se sont rendus coupables d'actes tyranniques et criminels. Plusieurs hauts fonctionnaires du gouvernement déchu doivent être fusillés demain, après jugement par un conseil de guerre. »

Jusqu'à la cependant une certaine incertitude politique a eu lieu, celle du « procureur fiscal » Fas, qui avait fait le procès aux trois personnes impliquées dans le prétendu complot dont il a été question il y a quelque temps, et qui avait pour lui, à-t-on dit, de faire sauter les torpilles du gouvernement Amiral Lynch et Amiral Condell ainsi que le procureur Fas, qui avait fait exécuter les condamnés à Valparaiso, a été lui-même fusillé dans cette ville.

On a maintenant des nouvelles de Balmaceda. On sait qu'il est parti de Santiago le samedi matin, c'est-à-dire le lendemain de la prise de Valparaiso, avec six voitures contenant sa famille et ses effets personnels. A l'heure où on a appris sa fuite, il était déjà à l'abri de toute poursuite et n'ayant plus vraisemblablement d'autres dangers à redouter que les frimas des Cordillères, très rudes dans cette saison.

Quant à ses ministres et autres personnes les plus compromises dans son gouvernement, la plupart sont réfugiés à bord des bâtiments de guerre américains et allemands stationnés dans le port. Les principaux sont M. Claudio Vialma, successeur élu du président Balmaceda; M. Bañados, ministre de la guerre; Epinosa, ministre de l'intérieur; Domingo Godoy, ministre d'Etat et des affaires étrangères; Perez Montt, ministre de la justice; et Oscar Viel, intendant de la ville de Valparaiso. M. Joaquín Walker Martínez, l'intendant actuel, a été chargé par le gouvernement provisoire de demander aux armées américaines et allemandes la remise de toutes ces personnes entre les mains des autorités chiliennes. Les américains ont refusé à moins que la sécurité des prisonniers ne fût garantie. Des pourparlers sont ouverts sur cette base. Il est probable que les réfugiés seront d'un commun accord embarqués sur un steamer qui les transportera au Pérou.

Le prince Nicolas de Monténégro est dangereusement malade d'une affection de la gorge. Il a de fréquents accès de suffocation; un médecin est sans cesse auprès de lui, prêt à lui faire une opération du larynx, s'il est nécessaire.

Les journaux allemands et autrichiens continuent à discuter la question des Dardanelles. Ils hésitent à croire que la Turquie ait fait des concessions à la Russie. Mais si la chose est exacte, il peut en résulter les plus graves complications pour toute l'Europe.

Le gouvernement du Mexique vient de nommer un représentant spécial pour négocier un traité de réciprocité commerciale avec les Etats-Unis, et en même temps il a l'ingénieuse idée de promulguer un nouveau tarif douanier augmentant les droits à l'importation dans des proportions considérables. Il pourra ainsi faire aux Etats-Unis des concessions tout en engageant sans compromettre ses revenus; il lui restera encore assez pour ne rien perdre. Il n'y a cependant que peu d'espoir d'obtenir du Mexique de grands avantages pour les Etats-Unis, attendu qu'il n'a lui-même que fort peu à gagner en compensations qui lui sont offertes. Ses exportations en sucre et en café n'y trouveront qu'un profit insignifiant, et il n'est pas probable qu'il soit disposé à faire de grands sacrifices sur son nouveau tarif, qui a certainement pour but de renforcer le système protectionniste auquel il est voué depuis longtemps.

COURRIER DE PARIS

Erection d'une statue Tentative de Suicide

TENTATIVE D'ENLEVEMENT PAROLES DE BISMARCK

CONDAMNATION D'UN FRATRICIDE

LES PREPARATIFS DE GUERRE

NOUVELLES DE PARTOUT

COURRIER DE PARIS

PARIS, 3 sept. — L'accueil enthousiaste fait aux souverains et aux princes, non moins que ses applaudissements, accompagnent M. Carnot dans ses déplacements, combinés à la joie des habitants de la République. Il y a eu non une manifestation d'un régime détesté, mais la preuve que la France, républicaine dans les moelles, ne se laisse pas égarer par le prestige de l'Empire. Cette hypothèse peut se défendre. Elle prouve à la fois la brillante et facile, et la sage, la saine, la raisonnable, l'incarnation de cet état de choses et dans les visites précédentes sa reconnaissance amicale par les souverains.

« Dites, si vous voulez, que tout cela se fait malgré la République, vous ne pouvez cependant empêcher que ce soit avec et pour la République que se réalisent le rêve de Charles X et l'espoir inaccompli de Napoléon III. »

« Si on était malin, on ferait remarquer que les faits symptomatiques au point de vue français, qui se sont produits depuis deux mois, coïncident précisément avec le discours de l'oppositif, vieux jeu, et avec le mouvement qui pousse le pays à reconnaître les faits accomplis sans enthousiasme, mais sans arrière-pensée, à réintégrer dans son sein les forces en vue des événements futurs. »

« Contons nous de répéter que la République n'y a pas, et de nous en consoler. C'est tout ce que nous pouvons dire. »

« L'ÉVÉNEMENT publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

COURRIER DE PARIS

Erection d'une statue Tentative de Suicide

TENTATIVE D'ENLEVEMENT PAROLES DE BISMARCK

CONDAMNATION D'UN FRATRICIDE

LES PREPARATIFS DE GUERRE

NOUVELLES DE PARTOUT

COURRIER DE PARIS

PARIS, 3 sept. — L'accueil enthousiaste fait aux souverains et aux princes, non moins que ses applaudissements, accompagnent M. Carnot dans ses déplacements, combinés à la joie des habitants de la République. Il y a eu non une manifestation d'un régime détesté, mais la preuve que la France, républicaine dans les moelles, ne se laisse pas égarer par le prestige de l'Empire. Cette hypothèse peut se défendre. Elle prouve à la fois la brillante et facile, et la sage, la saine, la raisonnable, l'incarnation de cet état de choses et dans les visites précédentes sa reconnaissance amicale par les souverains.

« Dites, si vous voulez, que tout cela se fait malgré la République, vous ne pouvez cependant empêcher que ce soit avec et pour la République que se réalisent le rêve de Charles X et l'espoir inaccompli de Napoléon III. »

« Si on était malin, on ferait remarquer que les faits symptomatiques au point de vue français, qui se sont produits depuis deux mois, coïncident précisément avec le discours de l'oppositif, vieux jeu, et avec le mouvement qui pousse le pays à reconnaître les faits accomplis sans enthousiasme, mais sans arrière-pensée, à réintégrer dans son sein les forces en vue des événements futurs. »

« Contons nous de répéter que la République n'y a pas, et de nous en consoler. C'est tout ce que nous pouvons dire. »

« L'ÉVÉNEMENT publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

« L'Événement a aussi publié l'autre jour une lettre de Louis XVI à son frère le comte de Provence, datée du 1er juillet 1792. L'original appartient à M. le baron de Larceny, qui a eu occasion de le citer dans le débat qui s'est ouvert sur la démission de M. de Danton, et qui s'agit de la communication à son collègue, M. Edmond Magnier. On y remarquera surtout une phrase, à la fin de laquelle l'Événement a cité les paroles suivantes: « Je ne puis que me féliciter de ce que la République est toujours la France. »

Atlantic. A Bon Marche pour ERBROOKE. PRIX DU BILLET \$6.85. Billets seront bons du 5 Septembre jusqu'au 9 Septembre.

LAROSE. Auditeur, Syndic. Assurance Feu, Vie et Accident. Rue Rideau. Téléphone 189.

W. HOWE. Fabricant de Peinture. OTTAWA. Aux Dames d'Ottawa. Mon nouveau magasin est prêt.

Forces. Epousement. Debit. Fer. RAVAIS. Au Nouveau Magasin de Laine de Berlin.

Le "HUB". Vins et Cigares Choisis. VM. CODD, Propriétaire. 548 Rue Sussex, Ottawa.

Doivent être Vendues. Toutes Marchandises d'Été. Une Vraie Vente à Sacrifice! Cette Semaine.

Venez à Bonne Heure. Plus de Choix. Les Premiers Arrives. Les Premiers Services. Pigeon, Pigeon & Cie.

Peintures. Peintures. Peintures. Peintures. Peintures. Peintures.

Woodcock. Au Nouveau Magasin de Laine de Berlin. 812 et 814 Rue Wellington.

Le "HUB". Vins et Cigares Choisis. VM. CODD, Propriétaire. 548 Rue Sussex, Ottawa.

Le Bazar de Cyrville. GRAND CONCERT SACRÉ-RECETTES ABONDANTES. REMERCIEMENTS AU PUBLIC.

Pigeon, Pigeon & Cie. 49 et 51 RUE RIDEAU. Enseigne de la Boule d'Or.

Peintures. Peintures. Peintures. Peintures. Peintures. Peintures.

Woodcock. Au Nouveau Magasin de Laine de Berlin. 812 et 814 Rue Wellington.

Le "HUB". Vins et Cigares Choisis. VM. CODD, Propriétaire. 548 Rue Sussex, Ottawa.

Parlement Fédéral. CHAMBRE DES COMMUNES. SÉANCE DU 2 SEPTEMBRE. La discussion à la Chambre aujourd'hui.

COMITÉ CIVIQUE DES TRAVAUX. Le Comité des Travaux Publics s'est réuni hier soir.

NOUVELLES LOCALES. Le bureau des Ecoles Publiques se réunira ce soir.

NOUVELLES LOCALES. Le bureau des Ecoles Publiques se réunira ce soir.

NOUVELLES LOCALES. Le bureau des Ecoles Publiques se réunira ce soir.

Parlement Fédéral. CHAMBRE DES COMMUNES. SÉANCE DU 2 SEPTEMBRE. La discussion à la Chambre aujourd'hui.

COMITÉ CIVIQUE DES TRAVAUX. Le Comité des Travaux Publics s'est réuni hier soir.

NOUVELLES LOCALES. Le bureau des Ecoles Publiques se réunira ce soir.

NOUVELLES LOCALES. Le bureau des Ecoles Publiques se réunira ce soir.

NOUVELLES LOCALES. Le bureau des Ecoles Publiques se réunira ce soir.

Temps prolonge jusqu'à la fin d'Aout. GRANDE DIMINUTION! SIX PORTRAITS CABINET.

IMPORTANT. A MM. LES COMMERÇANTS ET LES GENS DE BUREAU. Je viens de recevoir un grand assortiment.

Hardes Faites! 332 Rue Wellington. Nous venons de recevoir une grande quantité.

COLE DU SOIR. PRÉPARATIONS AUX EXAMENS DU SERVICE CIVIL.

Wolff's ACME Blacking. LE MEILLEUR POLI POUR LES HARNAIS.

LA COMPAGNIE D'EXPOSITION DE MONTREAL. Exposition Provinciale AGRICOLE ET INDUSTRIELLE.

DR. WASHINGTON. Gradué en 1872 à l'Université Victoria.

THE PRESS. (NEW-YORK) POUR 1891. Quotidien, Dimanche, Hebdomadaire.

THE PRESS. Est à la portée de tous. Le meilleur et le plus cher des journaux publiés.

ISLAND HOME Stock Farm. C'est votre cheval.

Cartes Professionnelles. H. CHATELAIN. Avocat, Notaire, Etc.

M. J. GORMAN, L.L.B. (Successor of L. A. O'Brien.) Avocat, Solliciteur, Notaire, Etc.

Christian & Cie. Commerçants de Charbon. BASSIN DU CANAL.

ISLAND HOME Stock Farm. C'est votre cheval.

ISLAND HOME Stock Farm. C'est votre cheval.

FEUILLETON du CANADA No. 22

TEBSIMA OU L'EXILE DU DESERT

" Tu te lamentes sur le trépas de Marie; sache le, ce que sur la terre vous appelez mourir, est pour l'enfant le passage à la vie. L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son cœur n'a rien goûté qui s'compare aux délices que je réserve aux âmes que j'emène au ciel. — Pauvres petits, vous êtes si gais, cependant vous n'avez plus de mères! — Vous vous trompez, Dieu leur a donné la plus dévouée des mères. Regardez-la, immobile sous ce portique, d'où ses regards couvent sa bruyante famille. — Pourquoi es-tu triste? Regrettes-tu que le pèlerinage de Marie ait été court dans la vallée de larmes, et qu'elle n'ait point porté la croix et la couronne d'épines? Regrettes-tu que le soufflé impur du monde n'ait pas terni la candeur de son âme? — Mathilde, cesse de gémir sur Marie; elle n'a connu de la terre que ce qu'elle a de plus doux: le sourire d'un père et les baisers d'une mère. Cesse de redemander ses fils; ils sont au ciel, avec leur sœur, où tu les retrouveras pour ne plus les quitter. En vérité, je te le dis, la mort des petits enfants est une fête qu'il faut célébrer, comme mon Eglise, avec des vêtements blancs, des chants d'allégresse, des parfums et des fleurs. — Ces paroles, mises sur les lèvres de Jésus, attendrissent cette femme; elle versa quelques larmes. — Je te remercie, dit-elle, tu m'as fait pleurer, et cela m'a fait du bien; mais ma douleur est de celles qui ne se consolent point. Viens céder avec nous les funérailles de Marie. — Je suivis la baronne. Arrivé dans la grande salle du château, j'embrassai une dernière fois la petite Marie, en lui disant adieu. Elle était parée de ses habits de fête; son front et ses mains portaient des couronnes d'azépine; elle reposait dans son cercueil, souriante comme si elle eût dormi dans un berceau. Quelques gouttes d'eau bénite, tombées sur son visage et ses vêtements, brillaient comme des perles. Le cercueil se ferma, et disparut sous une nappe de lin ornée de fleurs. La cloche du beffroi sonna, et une longue file de prêtres et de jeunes filles vint chercher l'enfant et la conduisit à la chapelle. Si les cris de la châtelaine, les gémissements du baron, les larmes de l'assemblée ne se fussent mêlés aux saints cantiques, on eût pris ce blanc cortège de prêtres et de jeunes filles pour une troupe d'anges et de vierges venus du ciel chercher une de leurs sœurs. — Pendant le chant des psaumes, le carreau de la chapelle s'ouvrit, et Marie y fut descendue pour dormir à côté de ses pères. A l'ouverture de cette tombe, les détails anciens se joignirent aux douleurs présentes pour accablant Mathilde; elle chancela, et on l'emporta évanouie. — Avant que la pierre sépulcrale se fermât sur l'enfant, les jeunes filles, en pleurs, contournèrent ce tombeau et y jetèrent des couronnes de roses blanches et de marguerites. — Voilà le dernier événement de ma vie; vous le voyez, il est douloureux comme le reste. On dirait que mon affliction porte malheur à tout ce que j'aime! Mon Dieu, je ne me plains point de ces épreuves, je vous les ai demandées. Seulement, recevez les pour la conversion d'Ibrahim et de Sarai, et accordez-moi de voir, avant de mourir, l'anore de la foi se lever sur ces âmes. — Mon père, ajouta le solitaire, je vous ai livré les souvenirs de ma vie; revulgez, en retour, ne pas oublier à l'autel Tebsima, Ibrahim, Sarai, Ouraida et Abigail. — Mon fils, répondit frère Albéric, maintenant que je connais vos infortunes, je vous promets, chaque fois que j'éleverai vers le ciel le calice du saint, de me souvenir de l'exilé du désert et de ceux qu'il aime. Pardonnez-moi de vous avoir imposé de pénibles émotions et les fatigues d'un long récit. — O mon père, ne me demandez point pardon; ces épanchements ont été si doux qu'ils me semblent avoir allégé mon cœur. — La nuit était venue. Frère Albéric ouvrit la porte de l'ermite pour s'éloigner. Tebsima, le retenant sur le seuil, lui dit: — Quoique je n'aie plus rien à vous raconter, revenez bientôt; votre présence m'est si utile! Revenez, le pèlerinage de Gérard d'Antigny doit toucher à sa fin. —

le jeune seigneur a dû s'embarquer avant la saison des tempêtes; il nous apportera d'Orient, sans doute, des nouvelles de ceux qui nous sont chers. Pour moi, vous ne m'attendrez qu'après la fin des neiges. J'irai vous visiter dans les premières journées du printemps; je porterai à l'autel de la Vierge du monastère, le muguet des bois et les violettes de mon jardin. — Mon fils, j'ai trouvé trop de charmes dans nos premiers entretiens pour ne pas revenir souvent. Rentrez, l'air est froid à Dieu! — Immobile sur le seuil de sa grotte, le solitaire suivit du regard son hôte qui s'éloignait; et quand il eut disparu dans la forêt, il écouta quelque temps le bruit de ses pas qui retentissaient sur les feuilles desséchées. — Rentré dans sa cellule, Tebsima éprouva une toux si violente, qu'il retira ensanglanté le mouchoir qu'il avait approché de sa bouche; ces gouttes de sang l'avertissaient qu'il avait trop promis en disant: " Attendez-moi après la saison des neiges, j'irai vous visiter dans les premières journées du printemps. " —

CHAPITRE IX

GERARD D'ANTIGNY VISITE TEBSIMA

Frère Albéric, fidèle à l'invitation du solitaire, revint souvent à l'ermite. Dans ses visites, il remarquait avec effroi les progrès de la maladie; il voyait Tebsima pâlir et se dessécher comme un arbre atteint au cœur, dont les feuilles jaunissent et les rameaux se meurent. — Un jour qu'il s'acheminait vers la grotte, il rencontra, dans le sentier de la forêt, Guillaume et Mathilde. Ils étaient accompagnés d'un étranger qui portait la panetière et le bourdon du pèlerin. — Les voyageurs échangeant, en s'abordant, un cordial salut. — Mon père, dit la châtelaine, Dieu nous condamne à de rudes épreuves; hier il nous enlevait notre bonna petite Marie, et de main il nous demandera notre frère Tebsima. — En proferant ces mots, des larmes lui vinrent aux yeux. — Ma fille, répondit frère Albéric, ne pleurons pas ces morts; heureux ceux qui s'endorment ainsi dans le Seigneur, ils échangent les tristesses de la terre contre les joies du paradis. — Mon père, dit à son tour le baron, ce chevalier qui arrive de la Palestine apporte au solitaire d'émouvantes nouvelles; est-ce prudent de les lui communiquer? — Jeune seigneur, reprit le moine en s'adressant au pèlerin, si vous êtes chargé d'un douloureux message, gardez le silence; n'ajoutez point aux tristesses de son cœur déjà accablé par la maladie et les angoisses d'une fin prochaine. Au contraire, si vous apportez d'heureuses nouvelles, parlez. — Mon père, je suis chargé d'un heureux message. — Si l'enfant est ainsi, mon fils, parlez; mais que ce soit avec prudence, préparant notre ami aux bonnes nouvelles que vous venez lui annoncer; dans l'état de faiblesse où il se trouve, une joie trop vive lui serait mortelle. — Ils arrivèrent à la grotte; le solitaire était étendu sur sa couche; voyant entrer le pèlerin, il s'écria: " Salut, sire Gérard. Ah, combien votre visite m'est douce! Il salua les autres visiteurs, et le fit asseoir sur des escabellés de chêne. Il pria frère Albéric de ramener le feu qui s'était éteint dans le foyer. — Aussitôt que la flamme pétilla dans l'âtre, le religieux vint s'asseoir près du malade; lui prenant la main, il dit: — Mon fils, votre santé est elle meilleure? — Mon père, je m'en vais rapidement comme le voyageur qui hâte sa course à l'approche de sa demeure. — Les bonnes nouvelles que sire Gérard nous apporte d'Orient vont vous ranimer, comme le feraient les brises de votre Arabie. — Votre pèlerinage a-t-il été heureux? dit le solitaire au chevalier. — Oui, Tebsima, très heureux. — Avez-vous vu frère Robert? — Ce saint prêtre m'a fait visiter, dans toutes ses parties, la mosquée d'Omar, dont il est le chapelain. — Qu'est devenue la célèbre mosquée? — Ce lieu, qui fut un champ de carnage lors de la prise de Jérusalem, est maintenant l'asile de la charité; c'est un Hôtel Dieu dédié à Notre Dame Consolatrice. La j'ai trouvée une femme qui vous aime profondément. — J'ai laissé en Asie une femme qui m'aime, dit en soupirant Tebsima; elle n'est point à Jérusalem, elle habite les solitudes de l'Arabie, Sarai! Sarai! — Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon prier avec eux. — Nous nous agenouillâmes dans une grande salle, devant un groupe de marbre représentant Jésus entouré de petits enfants; la place de cette statue est merveilleusement choisie; ce Christ étend les mains sur les orphelins de la mosquée, et sa bouche semble les bénir. La prière fut suivie d'un cantique; les petits enfants étaient pieux et recueillis comme des anges; la religieuse priait et chantait comme un séraphin. Je ne puis vous dire combien je fus touché de cette scène. — Les orphelins, après avoir prié s'assirent sur des nattes autour de la salle. La religieuse passa devant eux, portant une corbeille remplie de petits pains, de dattes, de figues et d'oranges; chacun des convives reçut, avec sa part, une carosse, un sourire ou une de ces paroles dont les mères ont le secret. — Ce récit réveilla dans l'âme de Tebsima ses souvenirs d'enfance; il lui semblait respirer l'atmosphère de tendresse qui entourait ses jeunes années; il détourna la tête pour cacher une larme. — En vérité, dit-il, cette femme a le visage, la voix et le cœur de Sarai; mais ce n'est point elle, j'ai laissée sa lointaine de Jérusalem! — En sortant de cette salle, continua le pèlerin, je ne pus m'empêcher de dire à mon guide: — " Heureux les enfants réfugiés dans cet asile! Ils ont ici trouvé plus qu'une mère. — Cette femme qui vous a paru si admirable dans la prière, reprit frère Robert, ne l'est pas moins lorsque, avec une angélique patience, elle instruit les orphelins, ou que, se faisant enfant, elle joue avec eux sous les grands arbres. — Ou à t'elle paisé tant de tendresse, elle qui n'est point mère? — Suivez-moi, je vais vous conduire à la source vive où s'allimente sa charité. — Nous parcourûmes un champ couvert de hautes herbes et planté de cyprès; il servait de sépulture aux orphelins et aux pères. La croix étendait sur leurs fosses son ombre tutélaire, et des colombes qui avaient placé leur nid dans un minaret voisin gémissaient près de ces morts ou bliés. — Au fond de ce cimetière, la mosquée, avec ses colonnes de marbre, ses hauts minarets et son grand dôme, offrait sa façade la plus majestueuse. — Entrons, me dit frère Robert, nous sommes à la porte de la chapelle de Notre Dame Consolatrice. —

— Laissez-moi raconter ma visite à la mosquée d'Omar; elle ne sera pas sans intérêt pour vous. — Dites, sire Gérard. — Frère Robert, reprit le pèlerin, me conduisit à la mosquée, au soleil levant. Nous pénétrâmes dans un vaste jardin; ses murs étaient tapissés de vignes et de rosiers; ses carrés étaient pleins de fleurs. On y voyait des balançoires immobiles sous des palmiers; des bonnelles et des palets gisaient à l'ombre de grands cèdres. Une fontaine jaillissait au milieu de cet Eden; elle élevait dans les airs une immense gerbe d'eau qui, en retombant, se changeait en une pluie de perles, de diamants, de rubis, de topazes, de saphirs. — Une multitude de petits enfants se lavaient les mains et le visage autour de son bassin; ils étaient vifs et éveillé comme des passereaux; leurs vêtements étaient blancs comme neige. — Qu'est-ce que ces enfants? dit le pèlerin. — Ce sont les orphelins dont les parents ont péri lors de la prise de Jérusalem. — Je vis entre deux colonnes, sous un arceau de voûte, une noble femme; un voile de lin ornait son front virginal; elle portait une longue robe bleue; son maintien était plein de noblesse et de simplicité; son teint était légèrement basané, comme celui des Orientaux; ses yeux noirs s'attachaient à des livres de corrain pour former le plus doux des sourires; elle offrait dans tout son être un mélange de grâce, de bonté et de candeur. — Enfants, s'écria-t-elle, venez, voici l'heure de la prière. — Aussitôt la troupe charmante accourut près d'elle, comme des poussins qui se précipitent sous les ailes de leur mère. Parmi ces enfants, les uns prononçaient les mains de la religieuse; d'autres se cachaient dans les plis de son voile; les plus grands baisaient la croix qui brillait sur sa poitrine, et les plus petits lui tendaient les bras en murmurant: " Merci, mère! " — La religieuse entra avec sa famille dans le parvis de la mosquée. " Suivent les petits enfants, dit frère Robert, il fait bon p